



H. DE LUBAC

## PRÉFACE



MARIA VI

# MARIA

ÉTUDES SUR LA SAINTE VIERGE

sous la direction  
D'HUBERT DU MANOIR, S. J.  
*Professeur à l'Institut Catholique de Paris*

TOME VI



Pagination : 868 p. [12 p.]  
© Copyright Beauchesne, 2018  
ISBN numérique : 978 2 7010 3255 9

## PRÉFACE

*Le vaisseau lancé sur les flots avec une belle audace, il y a douze années déjà, par le R. P. Hubert du Manoir, ce vaisseau battant pavillon marial, qui se gonflait à chaque escale d'une nouvelle cargaison, toujours plus riche et plus variée, risquait peut-être de se perdre en haute mer. Ou, si l'on veut, la caravane, qui s'étirait de volume en volume à travers le désert, risquait de s'égrener sans fin dans les sables... On pouvait le craindre. Quelques-uns l'ont craint sans doute. Il n'en sera rien. Le présent volume nous en apporte non seulement la promesse et l'espoir, mais la certitude. Le périple sera bouclé. Le monument sera achevé. Les dimensions en sont imposantes, le plan n'en est point rigide, mais nous en pouvons maintenant discerner la structure et l'équilibre.*

*Par un large mouvement circulaire, assez souple pour s'annexer en cours de route un certain nombre de méandres, nous voici en effet ramenés au point de départ. Comme l'octave répond à l'unité première, dont elle constitue la perfection, ainsi ce tome sixième, de pair avec le septième et dernier qui doit le suivre bientôt, répond au premier. Il en reprend à peu près la matière, sans plus le répéter, sans plus le contredire ou le rendre caduc, que ne se répètent ou ne s'opposent deux chœurs alternés. Il le complète sans le remplacer. Le premier nous avait fait pénétrer d'emblée au cœur du sujet essentiel, pour une première exploration. Celui-ci nous y installe. L'un et l'autre concourent à nous exposer, à la fois dans ses sources et dans la diversité concertée de ses principaux aspects, la théologie mariale proprement dite. Il convenait qu'une première esquisse en fût nettement tracée dès le seuil : il ne convient pas moins qu'un nouvel essai d'inventaire et de synthèse, recueillant le bénéfice des travaux accumulés au cours des douze dernières années, vienne couronner l'édifice.*

*Si le maître d'œuvre doit être loué, l'équipe de collaborateurs qu'il a recrutée ne le mérite pas moins. Fidèle au principe adopté dès le début de l'entreprise, le R. P. du Manoir a fait appel à des théologiens représentatifs de tout l'univers catholique, et son appel a été entendu. Il n'a pas cherché à réaliser entre ses collaborateurs, dans tout le détail des questions abordées, l'unanimité absolue. Chacun d'eux a donc usé de la liberté que tout bon travailleur a le droit de se voir reconnaître, et, s'il en avait été besoin, les pages qui sont consacrées ici même au « développement du dogme marial »,*

## PRÉFACE

---

par leur généreux électionisme, les y auraient encouragés. L'accord entre eux n'en est pas moins substantiel, et l'on peut légitimement parler de ce gros ouvrage comme d'une œuvre commune, dont il n'est pas malaisé de dégager les grandes lignes.

C'est qu'ils ont conçu leur tâche en vrais théologiens. Aussi ont-ils évité nombre d'écueils qui avaient été fatals, dans le passé, à plus d'un spécialiste de la « mariologie » (il faut bien employer ce terme, puisque l'usage en est devenu courant). Un raisonnement trop sûr de lui-même ou trop peu soucieux de ses bases, une piété mal éclairée, peuvent conduire à des outrances : ils ont su s'en garder. Ils n'ont pas cédé davantage à certaine démangeaison plus moderne de forcer, pour ainsi dire, le progrès de la doctrine, comme si l'assimilation des données révélées dont l'Église nous conserve le dépôt nécessitait chaque jour le lancement de quelque nouveauté spectaculaire, ou comme si le zèle d'un cœur filial se mesurait à la fertilité de ses inventions. Ils savaient bien qu'en résistant aux entraînements de ce genre, ils ne renonçaient à rien de positif mais travaillaient au contraire en meilleurs serviteurs de la vérité. Que deviendrait le trésor de la révélation divine aux mains des hommes, s'il fallait recueillir à mesure tout ce que leur pauvre imagination leur persuade être plus conforme à la pensée même de Dieu ? Nous aurions bien vite une théologie qui serait au dogme authentique ce que les évangiles apocryphes sont à notre Évangile quadriforme, et chaque génération la dégraderait encore.

Une chose, au contraire, ne peut manquer ici de frapper le lecteur tant soit peu averti : la sagesse avec laquelle nos théologiens ont conduit leurs enquêtes, la modération et la solidité des positions auxquelles ils ont généralement abouti. Seule digne de Dieu, seule respectueuse de sa révélation, cette sage modération se trouve être, par là même, toute à la gloire de Marie. En veut-on quelques exemples ? Nous les tirerons en résumé, et souvent dans leur expression même, des divers chapitres de l'ouvrage.

Au moment de l'Annonciation, la Vierge de Nazareth fit, dans son Fiat, un acte de foi parfaite. Or la perfection de cet acte et sa portée unique ne supposent nullement que Marie ait connu sur l'heure, en toute clarté, le mystère auquel son consentement l'associait pour toujours. Elles n'excluaient nullement un progrès à venir dans la lumière, progrès qui fait de cette foi le modèle exemplaire de la foi de l'Église naissante. A plus forte raison ne doit-on pas s'arrêter à la thèse d'après laquelle Marie aurait eu dès le sein maternel l'usage d'une raison adulte, de manière à pouvoir consciemment et librement ratifier le privilège de sa conception immaculée : pour que ce don gratuit fût efficace, rien de semblable n'était exigé. On ne retiendra pas non plus cette autre thèse, qui voudrait la faire échapper aux conditions présentes de la vie dans la foi, pour lui attribuer la jouissance, au moins à de certains moments, de la vision béatifique. Rien de tout cela ne grandit Marie. Tout

cela tend bien plutôt à déprécier le mystère des voies divines et la grandeur théologale de la foi. Combien il est à la fois plus sûr et plus beau, par exemple, de contempler Marie découvrant peu à peu les merveilles du plan salutaire dans lesquels son premier engagement l'a introduite, mais aussi recevant à mesure, jusqu'au jour de station au Calvaire, par les glaives qui la transpercent, l'intelligence du caractère douloureux de sa mission maternelle !

Parmi les textes de l'Écriture que la liturgie de l'Église applique à la Sainte Vierge, on compte le célèbre passage du chapitre XII de l'Apocalypse : « Un signe grandiose apparut au ciel : c'est une Femme ! Le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête... » Pour justifier une telle application, il n'est pas besoin non plus de majorer les résultats d'une saine exégèse, comme si cette Femme signifiait Marie d'une manière exclusive et dans son acception littérale. Un tel excès, considéré par la plupart avec raison, croyons-nous, comme peu scientifique, aurait en outre plus d'un inconvénient. Il nous priverait d'un enseignement doctrinal fort précieux, en nous forçant de renoncer à l'un des textes qui nous suggèrent avec le plus d'énergie l'union étroite de l'Église et de Marie dans la révélation biblique. Il tendrait à nous faire croire, d'une façon plus générale, qu'il n'y a rien à trouver d'autre dans l'Écriture, lue avec les yeux de la foi, que ce que nous dicte une exégèse étroitement littérale. Et ce serait dès lors une part immense de l'héritage traditionnel, dans sa forme aussi bien que dans son contenu, qui se trouverait compromise.

N'est-ce pas également sagesse, que de refuser toute explication des privilèges de Marie qui ne les montrerait pas découlant tout entiers de sa mission ? Aussi, quel que soit l'angle particulier de leur visée respective, nos théologiens s'accordent-ils ici dans la fermeté de leur refus. On ne saurait admettre l'idée d'un mérite corédempteur qui ne serait pas en pleine dépendance du mérite rédempteur de Jésus-Christ. Comment accepterait-on de dresser en quelque sorte la Mère en rivale de son fils, en la louant de telle manière que l'unicité du Médiateur, pierre angulaire de notre foi, en serait tout au moins voilée ? Comment supporterait-on seulement d'entendre dire que l'humanité ne peut s'élever elle-même vers Dieu que dans Marie, parce que dans le Christ il n'y a qu'une personne divine ? Comment encore pourrait-on se représenter le privilège de l'Immaculée Conception comme soustrayant Marie à l'œuvre rédemptrice accomplie par Jésus-Christ ? Jamais le péché ne l'a même effleurée. Elle a été rachetée d'une manière « meilleure » que les autres hommes, d'une manière éminente, unique : pour elle comme pour nous pécheurs, la rédemption n'en est pas moins réelle, et ce ne serait qu'un zèle égaré qui tenterait, en croyant ainsi bien à tort célébrer une pureté plus parfaite, d'échapper aux enseignements formels de la Bulle pontificale proclamant cette Immaculée Conception. De surcroît, Marie se trouverait éloignée de nous, reléguée dans on ne sait quelle humanité de rêve, car elle ne serait plus vraiment de notre race, et c'est en conséquence le réalisme de l'incarnation

## PRÉFACE

---

du Verbe qui par là se trouverait atteint. Mais en réalité, comme l'écrivit de son côté le R. P. Karl Rahner, « Marie a reçu, pour elle et pour nous tous, de la façon la plus parfaite, la rédemption de Dieu » ; elle est « la rachetée parfaite, le fruit le plus beau de l'œuvre rédemptrice de son Fils ». En Marie « la rédemption par la grâce de Dieu a parfaitement réussi, elle a même réussi de telle manière que la perfection de cette victoire nous a été rendue tangible et manifeste, à nous pèlerins ici-bas, pour nous servir de promesse que Dieu donne son Esprit sans mesure ». Bref, en célébrant l'Immaculée Conception, l'Église ne fait que célébrer la lumineuse, l'éblouissante miséricorde de Dieu <sup>1</sup>.

Dans le dogme marial tout se tient, mais le dogme marial lui-même n'a de consistance et de vérité que dans son rapport à l'ensemble du dogme chrétien. La « mariologie » ne saurait donc demeurer une spécialité, et il ne serait pas bon que les « mariologues » travaillent toujours uniquement entre eux. C'est encore ce que nous enseignent, par la manière même dont ils conduisent leur travail, les auteurs de ce volume. Un théologien digne de ce nom est toujours, même lorsqu'il traite une question particulière, un théologien du Tout. « Les mystères de la foi ne sont pas des cantons séparés, des spécialités scientifiques. Il n'y a qu'une foi, un Esprit. Le mystère de Marie n'est appréhendé que dans le mystère du Christ et en intime corrélation avec le mystère de l'Église<sup>2</sup>. » C'est pourquoi il est impossible d'entrer dans la voie qui mènerait à considérer l'être de Marie comme une « participation de la raison même de premier principe ». Ici encore, l'application des textes bibliques concernant la Sagesse incréée ne peut jamais être faite à Marie que par une exégèse seconde, en dépendance de l'application première qui en est faite au Christ.

Quel que soit donc l'aspect sous lequel nous la considérons, s'il est une vérité qui s'impose, c'est que « Marie ne saurait être bien comprise qu'en fonction de son Fils », et notre intelligence de Jésus-Christ est elle-même solidaire de ce que la révélation nous enseigne sur le Dessein rédempteur, ou, comme dit le R. P. Clément Dillenschneider, sur « l'Économie de la création renouvelée<sup>3</sup> ». Autrement dit, le mystère de Marie doit toujours être contemplé à l'intérieur de ce que saint Paul appelle, d'un seul mot qui comprend tout, « le Mystère ». C'est là véritablement non pas seulement un principe, mais « le principe fondamental de la mariologie ». Si fondamental, à vrai dire, qu'il serait à peine croyable qu'aucun théologien sérieux voulût y contredire, et qu'on peut se demander en conséquence si certaines discussions instituées à

<sup>1</sup> Karl RAHNER, S. J., *Marie mère du Seigneur, méditations théologiques*. Traduit de l'allemand par Roger TANDONNET (Paris, 1960), pp. 52, 54, 96-97. Cf. Gaston SALET, S. J., *Richesses du dogme chrétien* (Le Puy, 1946, p. 219).

<sup>2</sup> Th. KOEHLER, marianiste. *Infra*, p. 591.

<sup>3</sup> Clément DILLENCHNEIDER, C. SS. R. *Marie dans l'économie de la création renouvelée* (Paris, 1957).

son sujet ne sont pas un peu factices. Peut-être seulement n'est-il pas toujours nécessaire ou même n'est-il guère indiqué de présenter un tel principe à la manière d'une majeure, d'où se déduiraient rigoureusement toutes les vérités qui composent le dogme marial. Car, ainsi que l'observe l'un de ceux qui s'attachent le plus à mettre ce principe en relief, « l'ordre surnaturel répugne essentiellement à relever de méthodes purement déductives », et le rêve d'une mariologie, comme aussi bien d'une christologie purement déductives « serait un non-sens ». Il est seulement permis et il est fort désirable de se livrer à un « effort sagement conduit de pénétration et d'unification intellectuelle<sup>4</sup> ».

C'est un tel effort que manifestent, chacune dans sa perspective propre, commandée par son titre, les études qui composent le présent volume. Nous savons gré à leurs auteurs de n'avoir pas consenti à s'enfermer dans une spécialité ; de l'avoir débordée, non par manque de rigueur, mais tout au contraire en vertu d'une exigence interne de leur objet. Bref, nous leur savons gré de n'avoir pas voulu parler en purs « mariologues », mais tout simplement, en théologiens. Car la théologie est une, en ce qu'elle cherche à retrouver, par ses voies à elle, l'unité concrète et toujours supérieure du Dogme révélé. Toute la Tradition le proclame depuis saint Paul : le mystère du Christ est un. Loin de constituer une province excentrique et plus ou moins autonome dans le vaste domaine des sciences sacrées, loin de se développer sur le corps de la doctrine à la manière d'une excroissance, la théologie mariale ne peut être, comme chacun des traités entre lesquels se partage aujourd'hui l'enseignement théologique, que l'une des avenues qui conduisent droit au centre. Là est le critère de sa légitimité. Là est le signe de sa fécondité.

Il n'y a qu'un Mystère. Il n'y a aussi qu'une Foi. C'est encore un enseignement de la théologie, que les théologiens de métier ne sont pas seuls à pouvoir parler de l'objet de leur discipline, puisque cet objet, c'est le contenu d'une Parole qui s'adresse à tout homme et qui doit fructifier dans tout croyant. Les théologiens savent que leur science, qui remplit dans la vie de l'Église une fonction indispensable, ne les met point à part et au-dessus des autres chrétiens dans le domaine de la Foi. Ils aiment, dans la vie quotidienne, délaissant pour un temps le langage abstrait dont ils doivent user dans leur travail, emprunter un langage plus simple, qui n'est pas toujours moins chargé de sens. Ils savent que, s'il leur incombe de préciser et de définir avec exactitude des pensées ou des termes qui pourraient, sans ces précautions, véhiculer l'erreur, eux-mêmes ont beaucoup à recevoir de ceux-là mêmes qu'ils ont à guider et à contrôler, car « c'est peut-être le regard des contemplatifs qui a su le mieux discerner les vues divines<sup>5</sup> ». Ce qu'ils

<sup>4</sup> Guy de BROGLIE, s. J., *Infra*, p. 306.

<sup>5</sup> Th. KOEHLER. *Infra*, p. 597.

## PRÉFACE

---

*savent également, c'est que leur foi elle-même ne serait que science vaine, si elle ne se traduisait en prière, et, plus précisément peut-être, si elle ne se formulait dans la prière; si, dans son acte même, elle ne jaillissait en prière. Les symboles de foi, par lesquels nous professons, proclamons ou « confessons » notre foi, ces symboles parlent du dogme, comme d'un objet; mais les actes de foi que l'Église met sur les lèvres de ses enfants, quelle qu'en soit la teneur variée, s'adressent toujours à Celui en qui nous croyons : ce sont toujours des prières. A la place, si humble et si haute, qu'elle occupe dans notre foi, il en va de même pour la Vierge Marie. C'est en nous rappelant cet aspect particulier de la Lex orandi que nous pourrions lire — et prendre à notre compte — cette prière d'un poète à la Vierge-Mère tenant son enfant dans ses bras et le regardant tout en le présentant aux hommes :*

O Marie qui ne me regardez pas afin de mieux m'écouter et qui ne fermez les yeux à mes fautes que pour prêter l'oreille à mes besoins, quel est cet enfant que vous portez sur vos bras et quelle est cette main que vous tenez appliquée sur son cœur? C'est le Fils de Dieu et vous êtes la mère. Je suis bien sûr que de vous à Lui la communication n'est pas interrompue. Prière n'est qu'il ne vous demande d'interpréter. Alors faites attention à ce pauvre homme, à cette humble chrétienne qui se prosternent à vos pieds et qui dans une foi profonde contemplant ces yeux au-dessus d'eux, ces lèvres et cette main en tranquille possession d'un cœur qui vous doit la vie (6).

Henri de LUBAC, S. J.  
Membre de l'Institut.

<sup>6</sup> Paul CLAUDEL.